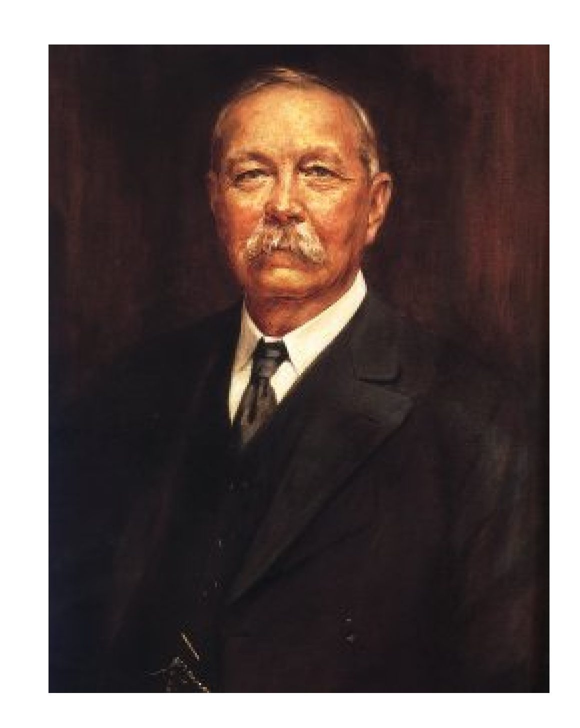
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Arthur Conan Doyle

LES HÊTRES D'OR

Les aventures de Sherlock Holmes

(juin 1892)



Table des matières

Les hêtres d'or

– Quand on aime l’art pour l’art, dit Sherlock Holmes en rejetant le numéro du *Daily Telegraph* dont il venait de parcourir les annonces, c’est souvent dans ses plus modestes et ses plus humbles manifestations qu’il vous procure les joies les plus vives. Je suis heureux de constater, Watson, que vous avez admirablement compris cette vérité jusqu’à présent, car, depuis que vous avez si aimablement entrepris de relater nos aventures (en les embellissant parfois, je suis forcé de le reconnaître), vous avez toujours choisi, de préférence, non pas les nombreuses causes célèbres et procès retentissants auxquels j’avais été mêlé, mais plutôt des épisodes qui, tout en étant moins saisissants peut-être, avaient donné plus libre carrière aux facultés de déduction et de synthèse logique qui me sont propres.

– Et pourtant, répondis-je, Dieu sait si l’on m’a reproché d’avoir visé au sensationnel !

– Peut-être, reprit-il en saisissant avec les pincettes un morceau de charbon ardent pour allumer la longue pipe en merisier qu’il substituait ordinairement à sa pipe en terre quand il était plus porté à discuter qu’à réfléchir, peut-être avez-vous eu tort de chercher à mettre de la couleur et de la vie dans vos récits au lieu de vous borner à consigner ces minutieux raisonnements de cause à effet qui, seuls, méritent de retenir l’attention.

– Je crois cependant vous avoir amplement rendu justice sous ce rapport, rétorquai-je avec une certaine froideur, vexé par cette présomption un peu outrecuidante qui, j’avais pu le constater maintes fois, constituait l’un des traits les plus saillants du caractère de mon ami.

– Non, ce n’est ni de la morgue, ni de l’orgueil, répliqua-t-il, répondant selon son habitude à ma pensée plutôt qu’à mes paroles, si je demande qu’il soit rendu entière justice à mon art, c’est parce que je considère que mon art est une chose absolument impersonnelle… une chose qui me dépasse. Les crimes sont fréquents, la logique est rare. Donc, c’est sur la logique qu’il faut insister, et non sur les crimes. Vous n’avez fait qu’une série de contes avec ce qui aurait dû être une suite de conférences.

C’était par une froide matinée, au début du printemps, et notre petit déjeuner terminé, nous nous étions assis, l’un en face de l’autre, devant un bon feu dans notre logement de Baker Street. Un brouillard épais flottait entre les rangées de maisons aux façades sombres, et les fenêtres d’en face avaient l’air, au milieu de ces lourdes vapeurs jaunâtres, de halos confus et informes. Notre gaz était allumé et, comme la table n’avait pas été desservie, répandait sur la nappe blanche une clarté qui faisait miroiter l’argenterie et la porcelaine. Sherlock Holmes, silencieux jusque-là, n’avait fait que parcourir les colonnes d’annonces de tous les journaux et, finalement, n’y ayant sans doute pas trouvé ce qu’il y cherchait, avait entrepris, pour soulager sa mauvaise humeur, de me sermonner sur mes erreurs littéraires.

– Malgré cela, reprit-il après une pause durant laquelle il avait tiré de grosses bouffées de sa pipe en contemplant le feu, on n’est guère en droit de vous accuser d’avoir visé au sensationnel, car, parmi les affaires auxquelles vous avez bien voulu vous intéresser, il y en a bon nombre qui n’offrent aucun rapport avec le crime au sens légal du mot. Le petit service que je me suis efforcé de rendre au roi de Bohême, la singulière aventure de Mlle Mary Sutherland, le problème relatif à l’homme à la lèvre tordue, le cas du gentilhomme célibataire, rien de tout cela ne tombe sous le coup de la loi. Mais, à force de

vouloir éviter le sensationnel, je crains que vous ne soyez au contraire tombé presque dans la banalité.

– Sous le rapport de la conclusion peut-être, répondis-je, mais l'exposé de votre méthode avait du moins le mérite d'être intéressant et nouveau.

– Bah ! mon cher ami, en quoi voulez-vous que le public, le gros public qui n'observe rien et ne pourrait même pas reconnaître un tisserand à ses dents ou un typographe à son pouce gauche, s'intéresse aux subtilités de l'analyse et de la déduction ? Mais, franchement, si vous tombez dans le banal, je ne puis vous en blâmer, car le temps des grandes affaires est passé. L'homme, ou tout au moins l'homme criminel, n'a plus aucune initiative ni aucune originalité. Quant à mon métier, il semble maintenant rabaissé au niveau d'une agence pour retrouver les crayons perdus et donner des conseils aux demoiselles qui sortent de pension. Mais voici qui bat tous les records. Avec la lettre que j'ai reçue ce matin, je me fais l'effet de tomber dans le trente-sixième dessous. Lisez plutôt !

Il me jeta une lettre froissée. Elle venait de Montague Place, portait la date de la veille au soir et était ainsi conçue :

« CHER MONSIEUR HOLMES,

Je désirerais vivement vous consulter pour savoir si je dois ou non accepter la situation de gouvernante qui vient de m'être offerte. J'irai vous voir demain à dix heures et demie si cela ne vous dérange pas.

Agréez, etc.

VIOLET HUNTER »

– Vous connaissez cette personne ? demandai-je.

– Pas le moins du monde.

– Il est dix heures et demie en ce moment.

– Oui, et je parie que c'est elle qui vient de sonner.

– Ce sera peut-être plus intéressant que vous ne le pensez. Vous vous souvenez de l'histoire de l'escarboucle bleue ? Au début, cela n'avait l'air de rien, et, pour finir, cela vous a conduit à une très captivante enquête. Qui sait s'il n'en sera pas de même aujourd'hui ?

– Espérons-le ! Mais nos doutes seront bientôt dissipés, car, si je ne me trompe, voici la personne en question.

Au même instant, la porte s'ouvrit, livrant passage à une jeune fille. Elle portait une toilette très simple, mais très correcte ; son visage éveillé et souriant était couvert de taches de son qui le faisaient ressembler à un œuf de pluvier, et elle avait les allures décidées d'une femme habituée à se débrouiller toute seule.

– Vous m'excuserez de venir vous importuner ainsi, dit-elle à mon ami qui s'était levé pour la recevoir ; mais il m'arrive une étrange aventure, et, comme je suis orpheline et ne possède aucun parent à qui demander conseil, j'ai pensé que vous seriez peut-être assez bon pour me guider et me dire ce que je dois faire.

– Asseyez-vous, je vous en prie, mademoiselle. Si je puis vous rendre service, ce sera avec plaisir, croyez-le.

Je vis tout de suite que Holmes était favorablement impressionné par la façon de se présenter de sa nouvelle cliente. Il fixa un moment sur elle son regard scrutateur, puis, fermant à

demi ses paupières et appliquant les unes contre les autres les extrémités de ses doigts, il se disposa à écouter le récit qu'elle allait lui faire.

– J'occupe depuis cinq ans, commença-t-elle, la place de gouvernante dans la famille du colonel Spence Munro, mais, il y a deux mois, il fut envoyé à Halifax, dans la Nouvelle-Écosse, et, lorsqu'il partit en Amérique, il emmena ses enfants avec lui, de sorte que je me trouvai du jour au lendemain sans situation. Je fis paraître des annonces dans les journaux et répondis à toutes celles qui me tombèrent sous les yeux, mais sans aucun succès, hélas ! Si bien que les quelques économies que je possédais finirent par se trouver presque complètement épuisées et que je commençai à me demander avec angoisse ce que j'allais devenir.

« Il y a dans le West End une agence du nom de Westaway, qui s'occupe de placer les gouvernantes, et je m'y présentais régulièrement, au moins une fois par semaine, afin de savoir s'il y avait une place disponible. Westaway est le nom du fondateur de l'agence, mais c'est une certaine Mlle Stoper qui la gère actuellement. Les dames en quête d'un emploi attendent dans une antichambre et sont ensuite introduites, l'une après l'autre, dans le petit bureau où se tient Mlle Stoper, laquelle consulte ses registres et leur dit s'il y a ou non quelque chose qui peut leur convenir.

« La semaine dernière, lorsque je passai à l'agence, on me fit entrer dans le petit bureau comme d'habitude, mais je m'aperçus avec surprise que Mlle Stoper n'était pas seule. A côté d'elle était assis un homme d'une corpulence prodigieuse, dont le visage épanoui s'agrémentait d'un triple menton et qui regardait d'un œil insistant, à travers ses lunettes, toutes les dames qui entraient. Dès qu'il me vit, il fit un bond sur sa chaise et se retournant brusquement vers Mlle Stoper :

« – Voici mon affaire ! Je ne pourrais demander mieux. Admirable ! Admirable !

« Il paraissait enthousiasmé et se frottait les mains avec joie.

« Il respirait tellement le bien-être que l'on avait véritablement plaisir à le voir.

« – Vous cherchez une situation, mademoiselle ? me demanda-t-il.

« – Oui, monsieur.

« – Comme gouvernante ?

« – Oui, monsieur.

« – Et quels appointements demandez-vous ?

« – J'avais quatre livres par mois dans ma dernière place, chez le colonel Spence Munro.

« – Allons donc ! C'est de l'exploitation, cela ! de l'exploitation pure ! s'exclama-t-il en levant ses mains grasses d'un geste indigné. Comment a-t-on osé offrir cette somme dérisoire à une personne aussi charmante et aussi accomplie ?

« – Mes compétences, monsieur, sont peut-être très inférieures à ce que vous supposez, répondis-je. Un peu de français, un peu d'allemand, la musique, le dessin…

« – Bah ! interrompit-il. Tout cela n'a rien à voir avec la question. Ce qu'il importe avant tout de savoir, c'est si vous possédez ou non les allures et le maintien d'une femme du monde. Voilà la seule chose qui compte à mes yeux. Si vous ne

possédez pas cela, vous êtes inapte à faire l'éducation d'un enfant appelé peut-être à jouer plus tard un rôle considérable dans l'histoire de son pays. Mais si, au contraire, vous possédez cela, comment un homme qui se respecte a-t-il pu vous donner moins de cent livres. Pour ma part, mademoiselle, c'est ce que je vous propose par an, pour débuter.

« Je vous laisse à penser, monsieur Holmes, si, dans la situation embarrassée où je me trouvais, cette offre me parut invraisemblable. Mais, ayant sans doute remarqué avec quel air d'incrédulité je le regardais, le gros monsieur tira son portefeuille de sa poche et me tendit un billet de banque.

« – C'est également mon habitude, ajouta-t-il en m'adressant un sourire si affable que ses yeux devinrent pareils à deux minces traits lumineux perdus au milieu des bourrelets de graisse de sa figure, c'est également mon habitude de verser d'avance la moitié de leurs appointements aux gouvernantes afin qu'elles aient sous la main l'argent nécessaire pour renouveler leur garde-robe et pour effectuer le voyage.

« Jamais je n'avais rencontré de ma vie un homme aussi plein d'amabilité et de prévenances. Comme j'avais déjà contracté certaines petites dettes, cette avance arrivait juste à point pour me tirer d'affaire ; néanmoins, il y avait dans tout cela quelque chose de si extraordinaire que je n'osais m'engager ainsi à la légère sans savoir où j'allais.

« – Serait-il indiscret de vous demander où vous habitez, monsieur ? questionnai-je.

« – Dans le Hampshire, mademoiselle, une charmante propriété qui s'appelle *Les Hêtres d'Or* et qui est située à cinq milles au-delà de Winchester. Le pays est ravissant, et cette vieille demeure, vous le verrez, est littéralement délicieuse.

« – Et mes fonctions, monsieur ? Voudriez-vous avoir la bonté de m'expliquer en quoi elles consisteraient ?

« – Vous n'aurez à vous occuper que d'un seul enfant… un cher petit diablotin de six ans. Oh ! si vous pouviez le voir tuer les cancrelats avec son chausson ! Paf ! Paf ! Paf ! Il vous en tue trois avant que vous ayez seulement eu le temps de vous en apercevoir.

« Il s'était renversé en arrière sur sa chaise et riait si fort que, de nouveau, on ne lui voyait plus les yeux.

« Je fus un peu étonnée d'apprendre à quels jeux singuliers s'amusait cet enfant ; mais, en voyant le père rire de si bon cœur, je pensais que ce ne devait être qu'une plaisanterie.

« – De sorte que mes seules fonctions, repris-je, se borneront à m'occuper de ce petit enfant.

« – Ah ! non ! pas vos seules fonctions, pas vos seules fonctions, ma chère demoiselle ! s'écria-t-il. Il faudra aussi, et je suis sûr que vous avez assez de bon sens pour le comprendre, que vous accomplissiez les quelques petites choses que vous demandera ma femme, mais, rassurez-vous, on n'exigera jamais de vous aucune tâche servile. Vous n'y voyez pas d'inconvénient, je pense ?

« – Je suis toute disposée à me rendre utile.

« – A la bonne heure. Ainsi, tenez, un exemple. Nous sommes un peu maniaques, voyez-vous, un peu maniaques, oui… mais nous avons bon cœur tout de même. Eh bien ! si l'on vous demandait de porter une robe à notre convenance et qui vous serait fournie par nous, vous n'auriez pas d'objection à satisfaire notre petite fantaisie, hein ?

« – Non, répondis-je, profondément surprise malgré tout.

« – Et si l'on vous demandait de vous asseoir ici, ou là, vous n'en seriez pas contrariée, non plus, n'est-ce pas ?

« – Oh ! non !

« – Ou encore de vous faire couper les cheveux avant de venir chez nous ?

« Je pouvais à peine en croire mes oreilles. Comme il vous est facile de vous en rendre compte, monsieur Holmes, je possède des cheveux assez abondants et d'une nuance châtain peu commune, devant laquelle on s'est toujours extasié. Je ne pouvais me faire à la pensée de les sacrifier ainsi.

« – Quant à cela, je crains que ce ne soit impossible, répliquai-je.

« Il m'épiait attentivement avec ses petits yeux, et, lorsqu'il vit que je refusais, sa physionomie s'assombrit d'un seul coup.

« – C'est que, voyez-vous, c'est tout à fait indispensable, insista-t-il. Il s'agit là d'un caprice de ma femme, et les caprices d'une femme, mademoiselle, doivent être satisfaits. Alors, vous ne voulez absolument pas vous faire couper les cheveux ?

« – Non, monsieur, réellement, je ne peux pas, répliquai-je avec fermeté.

« – Ah ! très bien ; alors il n'y a plus rien de fait. C'est dommage, car, sous les autres rapports, vous me plaisiez beaucoup. Mais, puisqu'il en est ainsi, mademoiselle Stoper, veuillez, je vous prie, me présenter les autres personnes qui pourraient convenir pour cette place.

« Pendant tout le temps qu'avait duré cet entretien, la directrice était restée plongée dans ses papiers sans nous adresser une seule fois la parole ; mais, au coup d'œil qu'elle me lança lorsqu'elle releva la tête, je compris que je venais de lui faire perdre une forte commission en n'acceptant pas.

« – Désirez-vous que votre nom soit maintenu sur les livres ? me demanda-t-elle.

« – S'il vous plaît, mademoiselle Stoper.

« – Ma foi, cela me paraît bien inutile, puisque vous repoussez de cette façon les propositions les plus avantageuses, me dit-elle d'une voix rêche. Vous n'imaginez pas, je pense, qu'après cela nous continuerons à nous démener pour vous procurer une situation. Vous pouvez vous retirer, mademoiselle Hunter.

« Alors, monsieur Holmes, lorsque, rentrée chez moi, je me retrouvai en face de mon buffet vide et des deux ou trois factures qu'on avait apportées durant mon absence, je fus subitement amenée à me demander si, je ne venais pas de commettre une bien grosse sottise. Évidemment, ces gens-là étaient on ne peut plus fantasques, et il fallait en passer par toutes les excentricités qu'il leur plaisait de vous imposer ; mais, en revanche, ils se montraient prêts à vous dédommager royalement, car bien peu de gouvernantes anglaises peuvent se vanter de gagner cent livres par an. Et puis, en somme, à quoi me serviraient-ils, mes cheveux ? Nombre de femmes sont avantagées lorsqu'elles les portent courts, et qui sait si je ne serais pas comme elles ? Dès le lendemain, je commençai à me dire que j'avais eu tort d'agir comme je l'avais fait, et, le surlendemain, j'en étais définitivement convaincue. Surmontant mon orgueil, j'avais presque fini par me décider à retourner à l'agence pour demander si la place était toujours vacante,

lorsque je reçus, du monsieur lui-même, cette lettre que je vous ai apportée et que je vais vous lire :

“Les Hêtres d’Or
près Winchester.

“MADEMOISELLE,

“Mademoiselle Stoper a eu l’amabilité de me communiquer votre adresse, et je vous écris d’ici afin de vous demander si vous n’êtes pas revenue sur votre décision. Ma femme souhaiterait vivement vous voir entrer chez nous, car le portrait que je lui ai tracé de vous lui a causé une très favorable impression. Nous sommes disposés à vous accorder trente livres par trimestre, soit cent vingt livres par an pour vous dédommager des désagréments que pourraient vous occasionner nos fantaisies, qui, après tout, ne sont pas si terribles. Ma femme a une prédilection pour le bleu électrique, et il lui serait agréable de vous voir porter une robe de cette nuance le matin dans la maison. Il est inutile, toutefois, que vous dépensiez votre argent pour l’acheter, car nous en possédons une (celle de ma fille Alice, actuellement à Philadelphie), qui, je crois, vous irait très bien. Maintenant, quant à la question de vous asseoir ici ou là et de vous distraire de la façon qui vous serait indiquée, cela ne pourrait vous déranger en aucune façon. En ce qui concerne vos cheveux, c’est évidemment très regrettable, d’autant plus que je n’ai pas été sans en remarquer la beauté au cours de notre bref entretien, mais je me vois malheureusement contraint de maintenir ce que je vous ai dit à ce sujet. Il ne me reste donc plus qu’à espérer que vous vous trouverez suffisamment dédommagée de ce sacrifice par les appointements plus élevés que je vous offre. La tâche que vous aurez à remplir vis-à-vis de l’enfant est très légère. Allons, tâchez de vous décider, et j’irai au-devant de vous avec le dog-cart à Winchester, pourvu que vous me fassiez savoir par quel train vous arriverez.

“Agréez, etc.

“JEPHRO RUCASTLE”

« Voilà la lettre que je viens de recevoir, monsieur Holmes, et, cette fois, je suis bien décidée à accepter ; mais, avant de prendre un engagement définitif, j’ai pensé qu’il serait quand même préférable de vous demander votre appréciation.

– Que voulez-vous que je vous dise, mademoiselle ? répondit Holmes en souriant, puisque votre résolution est prise, il me semble qu’il n’y a plus lieu désormais de discuter la question.

– Mais enfin, vous n’estimez pas que je devrais refuser ?

– Mon Dieu, mademoiselle, je vous avoue franchement que ce n’est pas la situation que je choisirais pour ma sœur, si j’en avais une.

– Alors, selon vous, qu’est-ce que tout cela signifie, monsieur Holmes ?

– Ah ! je serais fort en peine de vous le dire. Je ne sais rien. Quelle est votre idée à vous ?

– Eh bien ! je ne vois qu’une seule hypothèse possible. M. Rucastle m’a donné l’impression d’être un très brave homme et d’avoir très bon cœur. Mais peut-être sa femme a-t-elle perdu la raison et peut-être, d’une part, ne veut-il en rien dire de peur qu’on ne la fasse interner, et d’autre part, se soumet-il à tous ses caprices pour éviter les crises qui pourraient se produire si on lui résistait.

– C’est, en effet, une explication plausible… étant donné les faits ; c’est même, je crois, la plus probable. Mais, de toute façon, il ne me semble pas que ce soit un milieu très recommandé pour une jeune fille.

– Je ne dis pas, monsieur Holmes, seulement dans la situation où je me trouve…

– Oui, évidemment, les appointements qu’on vous offre sont beaux… trop beaux même. C’est justement ce qui m’inquiète. Pourquoi ces gens-là vous proposeraient-ils cent vingt livres par an, alors que, pour le tiers du prix, ils pourraient avoir une gouvernante de tout premier ordre ? Il y a certainement quelque chose de pas clair là-dessous.

– J’ai pensé que, du moment que vous seriez au courant, il vous serait plus facile, par la suite, de me venir en aide, le cas échéant. Je me sentirais tellement plus forte si je savais pouvoir compter sur vous.

– Oh ! soyez tranquille, vous pourrez compter sur moi. Voici des mois que je n’avais pas rencontré de problème aussi intéressant que celui que vous venez de m’exposer. Il y a, dans cette histoire, quelque chose qui sort tout à fait de l’ordinaire. Si jamais vous vous trouviez embarrassée ou menacée d’un danger quelconque…

– Un danger ? Quel danger prévoyez-vous donc ?

Holmes hocha gravement la tête.

– Ce ne serait plus un danger si nous étions à même de le préciser, répliqua-t-il. Mais, à n’importe quelle heure du jour et de la nuit, passez-moi une dépêche, et j’accours aussitôt.

– C’est tout ce qu’il me faut.

Elle se leva vivement, tout à fait rassurée à présent.

– Je vais pouvoir m'embarquer sans crainte pour le Hampshire désormais. J'écris à M. Rucastle en sortant de chez vous, je fais ce soir même le sacrifice de mes cheveux, et demain je pars pour Winchester.

Et, après avoir adressé quelques mots de remerciement à Sherlock Holmes, elle nous souhaita le bonsoir à tous deux et sortit d'un air affairé.

– En tout cas, conclus-je en l'écoutant redescendre l'escalier d'un pas ferme et rapide, elle donne l'impression de fort bien savoir se tirer d'affaire toute seule.

– Tant mieux, me répondit Holmes gravement, car je serais bien surpris si nous n'entendions pas reparler d'elle avant peu.

La prédiction de mon ami ne tarda guère à se réaliser.

Une quinzaine passa, durant laquelle je me surpris fréquemment à repenser à cette jeune fille en me demandant vers quelle étrange aventure elle avait bien pu s'élancer. Les appointements exagérés qu'on lui offrait, les conditions étranges qu'on lui imposait, la tâche quasi insignifiante qu'on lui promettait, tout laissait à prévoir qu'elle aurait à faire face à une situation anormale. Mais s'agissait-il d'une simple fantaisie ou d'un guet-apens ? Cet homme était-il un philanthrope ou un criminel ? J'aurais été totalement incapable de le dire. Quant à Holmes, je le voyais pendant des demi-heures entières le sourcil froncé et la mine préoccupée ; mais, quand je tentais une allusion à cette histoire, il avait un geste évasif de la main et me répondait d'un ton impatienté :

– Des faits ! Il me faut des faits à l’appui ! On ne peut fabriquer de briques quand on n’a pas de terre à sa disposition.

Mais il en venait toujours à répéter ce qu’il avait dit en premier lieu : que, s’il avait eu une sœur, il ne lui aurait jamais permis d’accepter une situation comme celle-là.

Un soir, assez tard, alors que je me disposais à aller me coucher et que Holmes, comme cela lui arrivait fréquemment, venait de m’annoncer qu’il passerait la nuit entière en recherches au milieu de ses cornues et de ses éprouvettes, on lui remit un télégramme. Il décacheta l’enveloppe orangée, jeta un coup d’œil sur le texte de la dépêche, puis me la jeta.

– Cherchez les heures des trains dans l’indicateur, me dit-il en reprenant son expérience chimique interrompue.

C’était un appel laconique et pressant.

« Venez demain midi hôtel *Cygne-Noir*, à Winchester. Venez sans faute ! Ne sais plus que faire.

HUNTER »

– Voulez-vous venir avec moi ? me demanda Holmes en relevant la tête.

– Très volontiers.

– Alors, regardez l’horaire.

– Il y a un train à neuf heures et demie, répondis-je après avoir feuilleté l’indicateur. Il arrive à Winchester à onze heures trente.

– C’est parfait. Allons, il vaut peut-être mieux que je remette à un autre jour mon analyse des acétones, car nous aurons sans doute besoin d’être frais et dispos demain matin.

Le lendemain à onze heures, nous avions déjà parcouru une bonne partie de la distance qui nous séparait de l’ancienne capitale de l’Angleterre. Depuis notre départ de Londres, Holmes était constamment resté plongé dans la lecture des journaux du matin, mais, après que nous eûmes franchi la limite du Hampshire, il les rejeta sur la banquette et se mit à contempler le paysage. Il faisait une idéale journée de printemps, et le ciel, d’un bleu très pâle, était moucheté de petits nuages blancs floconneux que le vent chassait de l’ouest à l’est. Le soleil était radieux et, malgré cela, l’air était empreint d’une fraîcheur qui vous fouettait le sang. Partout à travers la campagne, jusqu’aux collines basses entourant Aldershot, des toitures de ferme, tantôt rouges, tantôt grises, émergeaient du vert tendre des feuillages naissants.

– Est-ce assez frais et délicieux ! m’écriai-je avec tout l’enthousiasme d’un homme échappé aux brouillards de Baker Street.

Mais Holmes secoua gravement la tête.

– Savez-vous bien, Watson, me dit-il, que c’est un des travers des esprits comme le mien de ne jamais envisager les choses que du point de vue qui me préoccupe ? Quand vous regardez ces habitations éparpillées, vous êtes frappé par leur côté pittoresque. Quand je les regarde, moi, la seule chose que j’éprouve est le sentiment de leur isolement et de la facilité avec laquelle les crimes peuvent s’y commettre en toute impunité.

– Grand Dieu ! m’exclamai-je. En quoi ces vieilles demeures peuvent-elles vous faire penser à des crimes ?

– Elles m’inspirent toujours une sorte d’horreur indéfinissable. Voyez-vous, Watson, j’ai la conviction (conviction basée sur mon expérience personnelle) que les plus sinistres et les plus abjectes ruelles de Londres ne possèdent pas à leur actif une aussi effroyable collection de crimes que toutes ces belles et riantes campagnes.

– Mais c’est abominable ce que vous me dites là !

– Et la raison est bien évidente. La pression qu’exerce l’opinion publique réalise ce que les lois ne peuvent accomplir. Il n’est pas de cul-de-sac si infâme et si reculé où les cris d’un enfant martyr ou les coups frappés par un ivrogne n’éveillent la pitié et l’indignation des voisins, et là toutes les ressources dont dispose la justice sont tellement à portée de la main qu’il suffit d’une seule plainte pour provoquer son intervention et amener immédiatement le coupable sur le banc des accusés. Mais considérez au contraire ces maisons isolées au milieu de leurs champs et habitées en majeure partie par de pauvres gens qui n’ont autant dire jamais entendu parler du code, et songez un peu aux cruautés infernales, aux atrocités cachées qui peuvent s’y donner libre cours, d’un bout de l’année à l’autre, à l’insu de tout le monde. Si la jeune fille qui nous appelle à son secours était allée habiter Winchester, je n’aurais jamais eu aucune crainte à son égard. C’est parce qu’elle se trouve à cinq milles dans la campagne que je ne me sens pas tranquille. Et cependant, il est évident qu’elle n’est pas personnellement menacée.

– Non. Du moment qu’elle peut venir à Winchester au-devant de nous, c’est qu’elle sort comme elle veut.

– Justement. Cela prouve qu’elle est libre.

– Alors, que se passe-t-il ? Vous en faites-vous une idée ?

– J'ai imaginé sept explications distinctes qui, toutes, justifient les faits que nous connaissons jusqu'à présent. Mais, pour savoir laquelle est la bonne, il est nécessaire que nous soyons en. possession des renseignements que nous allons sans doute recueillir à notre arrivée, et cela ne saurait tarder maintenant, car j'aperçois déjà les tours de la cathédrale.

Le *Cygne-Noir* est un hôtel réputé situé dans la Grande Rue, à proximité de la gare ; nous y trouvâmes Mlle Hunter qui nous attendait. Elle avait retenu une salle particulière et commandé un déjeuner à notre intention.

– Comme je suis heureuse que vous soyez venus ! nous dit-elle avec joie. C'est si aimable de votre part à tous les deux ! J'étais absolument désemparée, et j'ai grand besoin de vos conseils.

– Que vous est-il arrivé, mademoiselle ?

– Je vais vous raconter cela, et aussi brièvement que possible, car j'ai promis à M. Rucastle d'être rentrée avant trois heures. Il m'a donné la permission d'aller en ville ce matin, mais il était bien loin de se douter de ce qui m'y amenait.

– Commençons par le commencement, je vous prie !

Holmes allongea ses longues jambes maigres devant le feu et se recueillit pour écouter.

– Avant tout, je dois vous dire que je n'ai été maltraitée en aucune façon par M. et Mme Rucastle. C'est une justice à leur rendre. Seulement, je n'arrive pas à les comprendre, et ils m'inquiètent.

– Qu'est-ce que vous n'arrivez pas à comprendre ?

– Les motifs qui les poussent à agir comme ils font. Mais procédons par ordre. A mon arrivée, M. Rucastle est venu au-devant de moi, ici, à Winchester, et m'a conduite avec son dog-cart aux *Hêtres d'Or*. Ainsi qu'il me l'avait dit, la propriété se trouve dans un site admirable, mais l'habitation n'a rien d'esthétique : c'est une grande maison carrée, jadis blanchie à la chaux, mais que les intempéries et l'humidité ont beaucoup dégradée. Elle est entourée sur trois côtés par des bois, et sur le quatrième il y a un grand champ en pente qui s'étend jusqu'à la grande route de Southampton, à cent mètres en contrebas. Ce champ fait partie de la propriété, mais les bois, eux, sont rattachés au domaine de lord Southerton. Enfin, il y a, juste en face de l'entrée, un bouquet de hêtres dorés : c'est lui qui a donné son nom à la maison.

« M. Rucastle, toujours aussi aimable que la première fois, me ramena donc chez lui et me présenta le soir même à sa femme et à son enfant. L'hypothèse qui nous avait paru si vraisemblable, lorsque j'étais allée vous voir, monsieur Holmes, était complètement erronée. Mme Rucastle n'est pas folle du tout. C'est une femme taciturne et pâle, qui est beaucoup plus jeune que son mari ; je ne pense pas qu'elle ait encore atteint la trentaine, tandis que lui doit avoir quarante-cinq ans bien sonnés. D'après leur conversation, j'ai cru comprendre qu'ils étaient mariés depuis sept ans environ, que M. Rucastle était veuf lorsqu'il l'avait épousée et que le seul enfant qu'il avait eu de sa première femme était cette fille dont il m'avait parlé pour me dire qu'elle était maintenant à Philadelphie. Il m'a confié en particulier qu'elle s'était exilée par aversion pour sa belle-mère, car, comme elle avait elle-même une vingtaine d'années au moins, sa situation aurait été par trop gênante pour elle s'il lui avait fallu vivre aux côtés de la très jeune femme de M. Rucastle.

« Mme Rucastle me fit l'effet d'être aussi incolore au moral qu'au physique, et l'impression qu'elle me produisit ne fut ni bonne ni mauvaise. C'est une femme sans personnalité aucune.

Il est facile de se rendre compte qu'elle aime tendrement son mari et son petit garçon. Ses yeux gris clair vont sans cesse de l'un à l'autre pour découvrir, et même prévenir quand elle le peut, leurs moindres désirs. Lui aussi, malgré ses allures brusques et tapageuses, semble lui être très dévoué ; en somme, cela semble faire un très heureux ménage. Et cependant l'on sent que cette femme a un chagrin secret. On la voit fréquemment absorbée, avec un visage plein de tristesse, et je l'ai plusieurs fois surprise en train de pleurer. Je me suis demandé, par moments, si ce ne serait pas le caractère de son fils qui la tourmenterait ainsi, car je n'ai jamais rencontré enfant plus gâté, ni doué de plus mauvais instincts. Il est petit pour son âge, mais possède une tête énorme et disproportionnée. Sa vie se passe en alternatives de colères et de bouderies ; son plus grand plaisir est de torturer les êtres plus faibles que lui, et il faut voir quelle habileté il déploie pour s'emparer des souris, des petits oiseaux et des insectes. Mais je préfère m'abstenir de vous parler de lui, monsieur Holmes ; il n'a d'ailleurs que peu de rapport avec ce que j'ai à vous dire.

– Tous les détails m'intéressent, répondit mon ami, si minime que soit l'importance que vous y attachiez.

– J'essaierai de n'en omettre aucun. Le seul désagrément que j'ai éprouvé d'abord, dans cette maison, fut la mauvaise tenue des domestiques. Il n'y en a que deux : le mari et la femme. Toller (c'est le nom de l'homme) est une sorte de rustre aux allures bizarres, aux favoris et aux cheveux grisonnants, qui empeste la boisson. Je l'ai déjà vu à deux reprises complètement ivre depuis que je suis ici, et pourtant M. Rucastle n'a pas l'air de s'en apercevoir. Sa femme est grande et forte gaillarde aussi taciturne que Mme Rucastle, mais beaucoup moins aimable. Bref, cela forme un couple on ne peut plus déplaisant. Heureusement pour moi, je passe la plus grande partie de mon temps dans la nursery ou dans ma chambre, et ces deux pièces contiguës se trouvent dans une partie reculée de la maison.

« Les deux journées qui succédèrent à mon arrivée aux *Hêtres d'Or* furent très calmes ; le troisième jour, Mme Rucastle, qui était descendue juste après le petit déjeuner, s'approcha de son mari et lui murmura quelques mots à l'oreille.

« – Ah ! oui, fit-il en se retournant vers moi ; nous vous sommes très reconnaissants, mademoiselle Hunter, d'avoir satisfait notre caprice en vous faisant couper les cheveux. Je vous assure que cela ne dépare pas le moins du monde votre physionomie. Nous allons voir, à présent, comment vous sied le bleu électrique. Vous trouverez la robe dont je vous ai parlé sur le pied de votre lit, et vous nous feriez grand plaisir, à ma femme et à moi, en la passant tout de suite.

« La toilette en question était d'une nuance tout à fait spéciale. Elle avait été taillée dans un fort beau tissu (une sorte de lainage), mais était quelque peu usagée. A voir la façon dont elle m'allait, on aurait pu croire qu'elle avait été coupée exprès pour moi. M. et Mme Rucastle, en me voyant apparaître ainsi vêtue, manifestèrent leur joie avec des transports qui me parurent tout à fait exagérés. Ils m'attendaient au salon, une vaste pièce, éclairée de trois hautes portes-fenêtres, qui occupent toute la largeur de la façade. On avait eu soin de placer un fauteuil devant la fenêtre du milieu, le dos tourné à la lumière et, après que l'on m'eut invitée à m'y asseoir, M. Rucastle, se promenant de long en large à travers le salon, se mit à me raconter, l'une après l'autre, les histoires les plus drôles que j'aie jamais entendues. Vous ne sauriez imaginer à quel point il était comique, et je riais à en être malade. Mme Rucastle, par contre, qui ne possède évidemment pas le sens de la plaisanterie, ne souriait même pas et restait immobile, les mains sur les genoux, avec un visage triste et inquiet. Au bout d'une heure environ, M. Rucastle fit brusquement remarquer qu'il était temps de se mettre au travail

et me dit que je pouvais changer de robe et aller rejoindre le petit Edward dans la nursery.

« Deux jours après, la même scène se répéta, dans un ordre absolument identique. Comme la première fois, on m'envoya endosser la toilette bleue ; comme la première fois, on me fit asseoir devant la fenêtre, et, comme la première fois, je m'amusai follement en écoutant les bouffonnes anecdotes dont M. Rucastle possédait un répertoire inépuisable et qu'il racontait avec un art consommé. Ensuite, il me mit entre les mains un roman à couverture jaune, et, après avoir tourné mon fauteuil un peu de côté afin que mon ombre ne tombât point sur les pages, il me pria de lui faire la lecture à haute voix. Je lus ainsi pendant une dizaine de minutes en commençant au cœur d'un chapitre, puis, tout à coup, au beau milieu d'une phrase, il m'interrompit et me commanda d'aller passer une autre robe.

« Vous devez facilement imaginer, monsieur Holmes, à quel point cette bizarre cérémonie m'intriguait. J'avais remarqué que l'on faisait toujours très attention à ce que j'eusse le dos tourné à la fenêtre, de sorte que je fus dévorée du désir de savoir ce qui se passait derrière moi. Au premier abord, cela me parut impossible, mais j'eus tôt fait de trouver un subterfuge. Mon miroir à main s'étant cassé, j'eus l'ingénieuse inspiration d'en dissimuler un morceau dans les plis de mon mouchoir. La fois suivante, tandis que je riais à gorge déployée, je portai mon mouchoir à mes yeux comme pour essuyer mes larmes et réussis ainsi, sans trop de peine, à apercevoir tout ce qui se trouvait derrière moi. J'avoue que je fus déçue. Il n'y avait absolument rien.

« Du moins, ce fut ma première impression. Mais, en y regardant mieux, je m'aperçus qu'il y avait, sur la route de Southampton, un homme, un petit homme barbu, vêtu d'un costume gris, qui avait les yeux tournés vers moi. Cette route est un chemin de grande communication, et l'on y voit

fréquemment passer du monde. Mais l'homme en question ne se contentait pas de passer, il s'était arrêté, était venu s'accouder à la clôture et regardait fixement dans la direction de la maison. En abaissant mon mouchoir, je m'aperçus que Mme Rucastle m'observait attentivement. Elle ne formula aucune réflexion, mais je compris très nettement qu'elle avait deviné mon manège et vu ce qu'il y avait derrière moi.

« – Jephro, dit-elle en se levant aussitôt, il y a là sur la route un impertinent qui ne cesse de regarder Mlle Hunter.

« – Ce n'est pas un de vos amis, mademoiselle Hunter ? me demanda M. Rucastle.

« – Non ; je ne connais personne dans le pays.

« – En vérité, c'est trop d'audace ! Retournez-vous et faites-lui signe de s'éloigner.

« – Il vaudrait peut-être mieux feindre de n'avoir pas remarqué sa présence.

« – Non, non, sans quoi il reviendrait toujours rôder par ici. Retournez-vous, je vous prie, et faites-lui signe comme cela.

« Je fis ce que l'on me demanda, et Mme Rucastle se dépêcha de baisser le store. Cela s'est passé la semaine dernière, et depuis l'on ne m'a plus fait rasseoir dans la fenêtre, ni mettre la robe bleue, et je n'ai pas revu une seule fois l'homme sur la route.

Continuez, dit Holmes, votre récit promet d'être fort intéressant.

– Il vous paraîtra bien décousu, j'en ai peur, et peut-être estimez-vous qu'il y a très peu de rapport entre les divers

incidents dont j'ai à vous entretenir. Le jour même de mon arrivée aux *Hêtres d'Or* M. Rucastle me conduisit à une petite dépendance qui se trouve auprès de la cuisine. Comme nous en approchions, j'entendis des tintements de chaîne et des frôlements qui me donnèrent à penser qu'un gros animal y était enfermé.

« – Regardez là-dedans, me dit M. Rucastle en me montrant un interstice entre les planches. N'est-ce pas qu'il est beau ?

« Je regardai, et j'aperçus deux yeux luisants comme des braises, et une forme ramassée dans l'ombre.

« – N'ayez pas peur, murmura mon hôte en riant du bond que j'avais fait en arrière. C'est seulement Carlo, mon mâtin. Je dis "mon", mais en réalité le vieux Toller est le seul qui puisse s'en faire obéir. On ne lui donne à manger qu'une fois par jour, et encore assez parcimonieusement ; aussi il est toujours prêt à dévorer tout le monde. Toller le lâche tous les soirs, et malheur à l'intrus qui ferait connaissance avec ses crocs. Pour l'amour du ciel, ne vous risquez jamais à sortir de la maison la nuit, car il en irait de votre vie.

« La recommandation n'était pas superflue, comme je pus en juger par moi-même deux jours après. En regardant à ma fenêtre vers deux heures du matin, je vis qu'il faisait un clair de lune si magnifique que la pelouse était tout argentée et que l'on y voyait presque comme en plein jour. Or, tandis que je m'attardais ainsi dans la contemplation de cette scène si poétique et si calme, je m'avisai soudain que quelque chose remuait parmi l'ombre des hêtres d'or. Un instant après, je me rendis compte, en le voyant sortir de l'ombre, que c'était un énorme molosse aussi gros qu'un jeune veau, un molosse à la gueule béante, fauve de poil et noir de museau, et tellement efflanqué que toutes ses côtes se découpaient en relief sous sa

peau. Il traversa lentement la pelouse et disparut à nouveau dans l'ombre à l'autre bout. La vue de ce gardien terrible et muet me fit plus frissonner que n'aurait pu le faire, je crois, aucun cambrioleur.

« Il faut maintenant que je vous compte la très singulière aventure qui m'est arrivée. Comme vous le savez, je m'étais fait couper les cheveux avant mon départ de Londres, et j'en avais fait une grande tresse que j'avais mise dans le fond de ma malle. Un soir, après avoir couché l'enfant, je m'étais amusée à passer en revue l'ameublement de ma chambre et à remettre toutes mes affaires en ordre. Il y avait dans un coin une vieille commode dont les deux tiroirs du haut étaient entrouverts et vides, et celui du bas fermé à clé. Je rangeai d'abord mon linge dans les deux premiers, mais, comme il me restait encore beaucoup d'autres choses à mettre en place, je fus très contrariée de voir que je ne pouvais disposer du troisième tiroir. Pensant qu'on l'avait peut-être fermé simplement par mégarde, je pris mon trousseau de clés pour essayer de l'ouvrir et y réussis fort heureusement du premier coup. Il ne contenait qu'un seul objet, mais jamais vous ne devineriez lequel. C'était ma tresse de cheveux.

« Je la pris entre mes mains et l'examinai. C'était bien la mienne, effectivement : même épaisseur aussi. Et pourtant non ; en y réfléchissant, c'était impossible. Comment mes propres cheveux auraient-ils pu être enfermés ainsi dans ce tiroir ? Toute tremblante d'émotion, je me mis à défaire ma malle, et, quand je l'eus vidée entièrement et arrivai au fond, j'y retrouvai ma tresse telle que je l'y avais déposée. Je les plaçai alors l'une à côté de l'autre ; eh bien ! vous me croirez si vous voulez, elles étaient absolument identiques. Vous ne trouvez pas cela extraordinaire ? Pour ma part, j'eus beau me creuser la cervelle, il me fut impossible d'y comprendre goutte. Finalement, je remis les cheveux inconnus où je les avais pris, et, comprenant que je m'étais mise dans un mauvais cas en

ouvrant ce tiroir que les Rucastle avaient jugé bon de fermer, je décidai de ne souffler mot à personne de ma découverte.

« Ainsi que vous avez pu le constater déjà, monsieur Holmes, je suis d'une nature à beaucoup observer, de sorte qu'il ne s'écoula pas beaucoup de temps avant que j'eusse établi dans ma tête un plan assez exact de la maison. Mais il y avait une partie que je ne connaissais pas et qui, sans doute, n'était pas habitée. C'est la porte placée juste en face de celle du ménage Toller qui devait y donner accès, mais elle était invariablement fermée à clé. Un jour, toutefois, en montant l'escalier, je rencontrai M. Rucastle qui en sortait, son trousseau de clés à la main, et avec, sur sa figure, une expression très différente de celle que j'avais l'habitude de voir à cet homme si jovial. Il avait les joues en feu, le front tout plissé et les veines gonflées sur les tempes comme s'il venait de se mettre dans une colère rouge. Il referma la porte et passa rapidement près de moi sans m'adresser un seul mot et sans me regarder.

« Ma curiosité en fut piquée au vif, et, lorsque je sortis pour promener l'enfant, je me dirigeai vers le côté d'où l'on pouvait voir les fenêtres de cette partie de la maison. Il y en avait quatre sur la même rangée : trois qui étaient simplement sales et la quatrième dont les volets étaient fermés. Évidemment, personne n'habitait là. Tandis que j'allais et venais en relevant de temps en temps la tête pour les regarder, M. Rucastle, la mine aussi aimable et aussi réjouie que de coutume, sortit de la maison et s'avança vers moi.

« – Ah ! me dit-il, ne croyez pas à une impolitesse de ma part si je suis passé tout à l'heure près de vous sans seulement vous dire un mot, chère mademoiselle Hunter, mais j'avais de si graves préoccupations en tête.

« Je lui donnai l'assurance que je n'étais nullement formalisée.

« – A propos, ajoutai-je, il me semble que vous avez là plusieurs pièces inoccupées ; il y en a une dont les volets sont fermés.

« Cette réflexion parut le surprendre et même lui causer une certaine émotion.

« – J'adore la photographie, me confia-t-il, et c'est là que j'ai installé ma chambre noire. Mais, mon Dieu ! que vous êtes donc observatrice ! Qui se serait jamais figuré cela ?

« Il parlait sur le ton de la plaisanterie, mais, à sa façon de me regarder, je voyais bien qu'il ne plaisantait pas. L'expression de son regard était méfiante, contrariée, mais elle n'était à coup sûr pas rieuse.

« Vous pensez bien, monsieur Holmes, qu'aussitôt que j'eus compris que l'on cherchait à me cacher la véritable destination de ces pièces fermées, je n'eus plus de cesse que je ne les eusse explorées moi-même, non par simple curiosité, bien que j'en aie ma bonne part comme toutes les femmes, mais plutôt parce que j'avais le sentiment que c'était mon devoir… parce que j'avais l'impression que, si je les explorais, il en résulterait quelque chose de bon. On parle toujours de l'intuition féminine, peut-être bien était-ce cette intuition qui me poussait à cela. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'étais tourmentée par l'irrésistible envie de franchir cette porte défendue et me promettais bien de le faire dès que l'occasion s'en présenterait.

« Elle ne se présenta qu'hier seulement. Je savais déjà qu'indépendamment de M. Rucastle, Toller et sa femme pénétraient l'un et l'autre dans ces pièces inoccupées, et, une fois, j'avais même vu l'homme entrer par là avec un sac noir sur son épaule. Ces temps derniers, il a bu terriblement, et hier il

était complètement ivre, si bien qu'en montant je trouvai la clé sur la porte ; c'était évidemment lui qui avait oublié de la retirer. D'autre part, comme M. et Mme Rucastle étaient à ce moment en bas, ainsi que l'enfant, l'occasion qui s'offrait pour moi, était on ne peut mieux choisie. Je fis tourner sans bruit la clé dans la serrure, je poussai la porte et j'entrai.

« Je me trouvai dans un petit couloir au plancher nu et aux murs non tapissés, qui, à son extrémité, tournait à angle droit. Après avoir contourné ce coin, je vis trois portes sur le même plan, dont la première et la dernière étaient ouvertes. Toutes deux donnaient accès à une chambre vide, poussiéreuse et triste, l'une ayant deux fenêtres et l'autre une seulement, aux carreaux tellement sales que c'est à peine si la lumière du soir y pouvait pénétrer. La porte du milieu était fermée, et l'on y avait placé en travers une barre de lit de fer fixée à un bout par un cadenas à un gros anneau scellé dans le mur et attachée à l'autre par une grosse corde. La porte elle-même était par surcroît fermée à clé, et cette clé n'était pas sur la serrure. Cette porte si bien barricadée était évidemment celle de la chambre aux volets, mais la lumière qui filtrait en dessous me fit cependant voir qu'elle n'était pas plongée dans l'obscurité. Sans doute était-elle éclairée par quelque vitrage dans le plafond, invisible de l'extérieur. Tandis que j'étais là, dans le couloir, à regarder cette porte inquiétante en me demandant quel secret elle pouvait bien cacher, j'entendis soudain dans la chambre un bruit de pas et vis une ombre aller et venir, obscurcissant par instants le filet de lumière sous la porte. A cette vue, monsieur Holmes, une terreur folle s'empara de moi, et, sous le coup de l'émotion, je m'enfuis en courant éperdument comme si j'étais poursuivie par une main effrayante qui cherchait à me saisir par ma jupe. J'enfilai le couloir, je franchis la porte et je tombai dans les bras de M. Rucastle, qui attendait là.

« – Ah ! ah ! fit-il en souriant, c'était donc vous ? Je m'en étais douté quand j'ai vu la porte ouverte.

« – Oh ! quelle peur j'ai eue ! balbutiai-je toute haletante.

– Ma chère demoiselle !… ma chère demoiselle ! – et vous ne sauriez imaginer combien sa voix était douce et rassurante –, qu'est-ce donc qui vous a fait si peur, ma chère demoiselle ?

« Mais il montrait vraiment par trop de sollicitude. Je compris qu'il avait dépassé la note, et cela me mit aussitôt en défiance vis-à-vis de lui.

– J'ai eu la sottise de vouloir jeter un coup d'œil sur ces pièces inoccupées, répondis-je. Mais on y éprouve une si étrange sensation d'isolement que j'ai été prise de panique et me suis sauvée. C'est effarant, le silence qui règne là-dedans !

« – Et c'est pour tout cela que vous vous êtes épouvantée à ce point ? dit-il en me regardant jusqu'au fond des yeux.

« – Pourquoi croyez-vous donc que c'était ? lui demandai-je.

« – A votre idée, pour quelle raison cette porte est-elle fermée ?

« – Comment voulez-vous que je sache ?

« – Eh bien ! c'est pour empêcher ceux qui n'ont rien à y faire d'entrer là-dedans. Vous avez compris ?

« Il continuait à sourire avec son amabilité habituelle.

« – Je vous assure bien que, si j'avais su…

« – Eh bien ! maintenant, vous savez, n'est-ce pas ? Et si jamais vous remettez les pieds ici – instantanément son sourire

se mua en un ricanement de colère qui donna à sa physionomie un aspect diabolique –, je vous ferai dévorer par le mâtin.

« J'étais tellement terrorisée que je ne me rappelle même plus ce que je fis. Je pense que je courus me réfugier dans ma chambre. La seule chose dont je garde le souvenir, c'est de m'être retrouvée plus tard allongée sur mon lit tremblant de tous mes membres. Alors je repensai à vous, monsieur Holmes. Je ne pouvais plus continuer à vivre dans de telles conditions sans vous demander conseil. Tout me faisait peur : la maison, l'homme, la femme, les domestiques et jusqu'à l'enfant lui-même. Tout était devenu pour moi un sujet d'horreur. Mais je sentais par contre que, si vous veniez, je serais aussitôt rassurée. Évidemment, j'aurais pu m'échapper, mais la curiosité qui me possédait était devenue aussi puissante que ma frayeur. Ma résolution fut vite prise. Je vous passerais une dépêche. Je mis mon chapeau et mon manteau et m'en fus au bureau de poste, qui n'est qu'à cinq cents mètres à peine de la maison et d'où je ressortis déjà beaucoup moins inquiète. Mais une crainte horrible s'empara de moi en revenant : n'aurait-on pas lâché le chien durant mon absence ? Heureusement, je repensai que Toller était ivre mort ce soir-là et que, comme personne en dehors de lui n'aurait osé le déchaîner, il n'y avait pas de danger à redouter de ce côté ! Effectivement, je pus entrer sans encombre ; mais j'étais tellement transportée de joie à l'idée que j'allais vous revoir qu'il me fut impossible de dormir de la nuit. On ne fit aucune difficulté pour me donner la permission d'aller à Winchester ce matin ; seulement je devrai être de retour avant trois heures, car M. et Mme Rucastle s'en vont chez des amis et, comme ils seront absents toute la soirée, il faut que je m'occupe de l'enfant. Cette fois, je vous ai tout raconté, monsieur Holmes, et je serais bien heureuse si vous pouviez me dire ce que tout cela signifie et surtout ce que je dois faire. »

Nous avions, Holmes et moi, écouté cette extraordinaire histoire avec la plus profonde stupeur. Quand la jeune fille se

tut, mon ami se leva et, les mains enfoncées dans ses poches, la figure soucieuse et grave, se mit à marcher de long en large à travers la salle.

– Toller est-il toujours en état d'ivresse ? demanda-t-il enfin.

– Oui. J'ai entendu sa femme déclarer à Mme Rucastle qu'elle ne pouvait rien tirer de lui.

– C'est bien. Et vous dites que les Rucastle sortent ce soir ?

– Oui.

– Y a-t-il une cave qui se ferme avec un cadenas solide ?

– Oui, il y a le cellier.

– J'ai l'impression que vous avez agi en tout cela avec beaucoup de courage et de bon sens, mademoiselle Hunter. Vous sentez-vous capable de tenter encore un dernier effort ? Je ne vous le demanderais pas si je ne vous tenais pour une femme tout à fait exceptionnelle.

– J'essaierai. Que faut-il faire ?

– Nous serons, mon ami et moi, aux *Hêtres d'Or* à sept heures. A ce moment-là, les Rucastle seront partis, et Toller, espérons-le, hors de combat. La seule personne, dès lors, qui pourrait donner l'alarme serait la femme Toller. Si vous pouviez l'expédier au cellier sous un prétexte quelconque et l'y enfermer sous clé, cela nous faciliterait énormément la tâche.

– Je m'en charge.

– Bravo ! Comme cela, nous pourrons approfondir complètement la question. Il n'y a, cela va de soi, qu'une seule hypothèse possible. On vous a amenée ici pour personnifier quelqu'un, et ce quelqu'un est séquestré dans cette chambre. Cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Maintenant, si vous voulez savoir qui est la prisonnière, je vous dirai que c'est très vraisemblablement la fille de M. Rucastle (Mlle Alice, si j'ai bonne mémoire), que l'on disait partie en Amérique. On vous a choisie très certainement parce que vous lui ressembliez comme taille, comme tournure et comme couleur de cheveux. Il est probable que l'on avait dû lui couper les siens au cours d'une maladie (vous les avez d'ailleurs découverts par un hasard assez curieux) et, naturellement, il fallait sacrifier les vôtres aussi. L'homme aux aguets sur la route était indubitablement un ami à elle (peut-être son fiancé) et, comme vous portiez la robe de la jeune fille et que vous lui ressembliez, il fut forcément amené à croire, en vous voyant rire à chaque fois que vous apparaissiez et aussi à la façon dont vous lui faisiez signe de s'éloigner, que Mlle Rucastle était parfaitement heureuse et ne voulait plus se laisser courtiser par lui. La nuit, on lâcha le chien afin d'empêcher toute tentative de ce jeune homme pour communiquer avec elle. Jusque-là, tout est assez clair. La seule chose, en somme, qui reste à approfondir, c'est le caractère de l'enfant.

– Allons donc ! Quel rapport cela pourrait-il avoir avec tout cela ? m'exclamai-je.

– Mon cher Watson, en tant que médecin, vous savez comme moi que, lorsque l'on veut être renseigné sur les dispositions des enfants, le moyen le plus sûr est d'étudier les parents. Eh bien ! ne comprenez-vous pas que la méthode inverse peut donner les mêmes résultats ? Pour ma part, il m'est maintes fois arrivé de pénétrer d'abord le caractère des parents en étudiant les enfants. Or, cet enfant a des instincts anormalement cruels, il fait souffrir pour la satisfaction de faire

souffrir, et que ces instincts lui viennent, comme je pencherais à le croire, du jovial auteur de ses jours, ou bien de sa mère, cela ne laisse présager rien de bon pour la malheureuse jeune fille qui est en leur pouvoir.

– Je suis sûre que vous avez raison, monsieur Holmes ! s'écria notre cliente. Il me revient une foule de détails qui me prouvent que vous avez deviné juste. Oh ! je vous en prie, ne perdons pas de temps pour venir en aide à cette pauvre créature !

– Il va falloir de la circonspection, car nous avons affaire à un homme très retors. Jusqu'à sept heures, rien à tenter ; mais, à partir de ce moment-là, nous serons auprès de vous, et vous verrez que le mystère sera vite éclairci.

Fidèles à notre promesse, nous arrivâmes aux *Hêtres d'Or* à sept heures tapantes, après avoir laissé dans une auberge du voisinage la carriole qui nous avait amenés. Le bouquet d'arbres dont le feuillage sombre miroitait comme du cuivre poli sous les reflets du couchant aurait suffi à nous désigner la maison, même si Mlle Hunter, toute souriante, ne nous avait attendus sur le seuil de la porte.

– Avez-vous réussi ? lui demanda Holmes.

Il n'avait pas achevé sa question que des coups sourds retentirent du côté du sous-sol.

– C'est Mme Toller, qui est dans le cellier, expliqua Mlle Hunter. Son mari dort à poings fermés sur le paillasson de la cuisine. Voici ses clés ; ce sont les mêmes que celles de M. Rucastle.

– Tous mes compliments, mademoiselle ! s'écria Holmes avec enthousiasme. Maintenant, montrez-nous le chemin ; nous en aurons bientôt fini avec cette sombre histoire.

Après avoir monté l'escalier, ouvert la porte et suivi un étroit couloir, nous nous trouvâmes devant la barricade dont nous avait parlé la jeune gouvernante. Holmes trancha la corde, déplaça la barre transversale, puis essaya, mais sans succès, plusieurs clés dans la serrure. Aucun bruit ne provenait de l'intérieur, et ce silence fit s'assombrir la figure de mon ami.

– J'espère que nous n'arrivons pas trop tard, dit-il. Voyez-vous, mademoiselle, je crois qu'il sera préférable que nous entrions là-dedans sans vous. Allons, Watson, un bon coup d'épaule : c'est bien le diable si nous n'avons pas raison de cette porte.

Elle était branlante et vermoulue et céda en effet tout de suite à nos efforts réunis. Nous nous élançâmes simultanément dans la chambre. Elle était vide, et nous ne vîmes qu'un grabat, une petite table et un panier de linge. Le vitrage supérieur était ouvert, la prisonnière avait disparu.

– C'est encore un tour de sa façon, dit Holmes ; le misérable a deviné les intentions de Mlle Hunter et transporté sa victime autre part.

– Mais comment ?

– En passant par le vitrage. Nous allons savoir dans un instant comment il s'y est pris.

Il se hissa à la force des poignets sur le toit.

– Ah ! je l'avais bien dit ! s'écria-t-il. J'aperçois l'extrémité d'une longue échelle appuyée contre la gouttière. C'est ce chemin-là qu'il a pris.

– Mais c'est impossible, protesta Mlle Hunter ; l'échelle n'était pas là quand les Rucastle sont partis.

– Eh bien ! c'est qu'il est revenu plus tard. Je vous répète que c'est un homme aussi habile que dangereux. Mais j'entends un pas dans l'escalier : ce doit être encore lui. Je crois, Watson, que vous feriez bien de sortir votre revolver.

Il avait à peine prononcé ces mots que je vis apparaître dans l'encadrement de la porte de la chambre un homme très grand et très fort qui avait un solide gourdin à la main.

Mlle Hunter, dès qu'elle le vit, se rejeta en arrière en poussant un cri d'effroi ; mais Sherlock Holmes, qui s'était immédiatement laissé retomber dans la chambre, avait déjà fait face à l'individu.

– Misérable ! lui cria-t-il, où est votre fille ?

Le gros homme jeta un regard autour de lui, puis leva les yeux vers le vitrage.

– C'est plutôt à moi de vous le demander, hurla-t-il, voleurs ! Espions et voleurs que vous êtes ! Mais, pour le coup, je vous tiens ! Vous êtes à ma merci ! Vous allez voir ce qui va vous tomber !

Et, faisant volte-face, il redégringola l'escalier quatre à quatre.

– Il est parti chercher le chien ! balbutia Mlle Hunter.

– Ne vous inquiétez pas, répondis-je, j'ai mon revolver.

– Mieux vaut fermer la porte d'entrée, s'écria Holmes.

Nous redescendîmes tous précipitamment au rez-de-chaussée, mais nous étions à peine dans le vestibule que de furieux abois se firent entendre, suivis d'un cri d'angoisse, puis de grognements horribles à entendre. Un homme âgé, à la figure cramoisie et aux jambes flageolantes, sortit en titubant d'une porte latérale.

– Ciel ! bredouilla-t-il. On a déchaîné le chien, et il n'a pas mangé depuis deux jours. Vite ! Vite ! Sans quoi il sera trop tard !

En un clin d'œil, Holmes et moi fûmes dehors et nous élançâmes au pas de course, suivis tant bien que mal par Toller. A peine eûmes-nous contourné l'angle de la maison que nous vîmes devant nous l'énorme bête dressée au-dessus de Rucastle, dont elle labourait la gorge à pleins crocs et qui se débattait vainement en hurlant de douleur. Je m'élançai en avant et, d'un coup de revolver, fit sauter la cervelle du molosse, qui s'abattit en serrant encore, dans sa mâchoire crispée, les replis épais du cou de son maître. Nous eûmes bien du mal à dégager Rucastle, qui respirait encore, mais dont les plaies étaient effroyables. Quand nous l'eûmes transporté à l'intérieur de la maison et déposé sur le canapé du salon, Holmes envoya le vieux serviteur dégrisé avertir sa femme, et je m'employai de mon mieux à panser le blessé.

Quelques instants après, et tandis que nous étions encore tous ainsi penchés sur lui, une femme très grande et très maigre entra dans la pièce.

– Mme Toller ! s'écria la jeune gouvernante.

– Oui, mademoiselle. M. Rucastle m'a délivrée quand il est revenu avant de monter vous trouver. Ah ! mademoiselle, c'est bien dommage que vous ne m'ayez rien dit de ce que vous aviez l'intention de faire : je vous aurais prévenue tout de suite que ce n'était pas la peine de vous donner tant de mal.

– Ah ! ah ! fit Holmes en la dévisageant. Mme Toller en sait plus long que nous tous, d'après ce que je vois.

– Oui, monsieur, c'est vrai, et je suis toute prête à vous dire ce que je sais.

– Alors, je vous en prie, asseyez-vous là, et expliquez-nous cela, car il y a plusieurs points que j'avoue n'avoir pas saisis encore.

– Vous allez tout savoir dans une minute, répondit la femme, et vous le sauriez déjà si j'avais pu sortir du cellier plus tôt. Si on fait une enquête par la suite, vous voudrez bien vous souvenir que je me suis tout de suite rangée avec vous et que j'étais l'amie de Mlle Alice également.

« Elle n'a jamais eu la vie bien heureuse, Mlle Alice, à dater du jour où son père s'est remarié. On la laissait toujours de côté, et elle n'avait jamais le droit de dire un mot : mais on ne lui a vraiment fait de méchancetés qu'à partir du moment où elle a fait, chez une amie, la connaissance de M. Fowler. Autant que j'ai pu comprendre, Mlle Alice avait droit à une part de l'héritage de sa mère, mais elle était si douce et si patiente qu'elle n'avait jamais réclamé son dû et avait laissé M. Rucastle disposer de tout comme il l'entendait. Et il savait bien, lui, qu'elle ne lui demanderait jamais un sou, mais, quand il a vu qu'elle songeait à se marier, il s'est dit que, naturellement, son mari la protégerait et ferait valoir ses droits, et qu'il était temps de prendre ses précautions pour que pareille chose n'arrive pas. Alors il a voulu faire signer à Mlle Alice un papier d'après lequel,

aussi bien si elle se mariait que si elle ne se mariait pas, elle lui abandonnait toute sa part. Et, comme elle refusait, il s'est mis à la tourmenter de telle façon qu'elle en a attrapé une fièvre cérébrale et qu'elle est restée pendant six semaines entre la vie et la mort. Finalement, elle a repris le dessus, mais ce n'était plus que l'ombre d'elle-même, et il a fallu lui couper tous ses beaux cheveux. Pourtant, tout ça n'avait rien changé aux sentiments de M. Fowler ; il n'y avait pas de danger qu'il l'abandonne, il était bien trop loyal pour ça.

– Ah ! cette fois, dit Holmes, je commence à voir exactement ce qu'il en est, et je crois même pouvoir à présent deviner ce que vous ne nous avez pas révélé encore. A la suite de cela, M. Rucastle, n'est-ce pas, eut recours à la séquestration ?

– Oui, monsieur.

–... Et il fit venir de Londres Mlle Hunter dans le but de vaincre les insistances trop gênantes de M. Fowler ?

– C'est cela même, monsieur.

– Néanmoins, M. Fowler étant doué, comme tout bon marin, d'une ténacité inlassable, il entreprit le siège de la maison et, vous ayant rencontrée, réussit, grâce à certains arguments pécuniaires ou autres, à vous convaincre que vous aviez tout intérêt à devenir son alliée.

– M. Fowler est très bon et très généreux, répondit Mme Toller sans s'émouvoir.

– Et il s'arrangea ainsi pour que votre cher époux eût à boire autant qu'il voudrait et pour qu'une échelle fût toute prête au moment où sortirait votre maître.

– Vous avez expliqué tout ça, monsieur, juste comme ça s’est passé.

– Je vous dois assurément des excuses, madame Toller, reprit Holmes, car il est indéniable que vous avez éclairci tout ce qui était resté pour nous obscur. Mais voici le médecin du pays accompagné de Mme Rucastle ; aussi, j’estime que le mieux que nous ayons à faire, Watson, sera de reconduire Mlle Hunter à Winchester, car je crois que notre *locus standi* est désormais assez discutable.

Ainsi fut dissipé le mystère qui planait sur la sinistre maison des *Hêtres d’Or*. M. Rucastle survécut, mais resta toujours d’une débilité extrême et ne parvint à se maintenir tant bien que mal que grâce aux soins dévoués que lui prodigua sa femme. Ils ont conservé à leur service leurs deux vieux domestiques, qui, probablement, en savent trop long sur les antécédents de Rucastle pour qu’il se risque à les congédier. Mlle Alice, grâce à une dispense spéciale, fut unie à Southampton, dès le lendemain de sa fuite, à M. Fowler, qui fut peu après nommé fonctionnaire du gouvernement dans une administration de l’île Maurice. Quant à Mlle Violet Hunter, mon ami Sherlock Holmes, contrairement à ce que j’avais prévu, se désintéressa d’elle complètement dès que l’énigme dans laquelle elle avait joué un rôle si prééminent fut solutionnée. Mais cela ne l’empêche pas d’être maintenant à la tête d’une institution particulière de Walsail, dont l’organisation est, paraît-il, fort appréciée.

Toutes les aventures de Sherlock Holmes

Liste des quatre romans et cinquante-six nouvelles qui constituent les aventures de Sherlock Holmes, publiées par Sir Arthur Conan Doyle entre 1887 et 1927.

Romans

* Une Étude en Rouge (novembre 1887)
* Le Signe des Quatre (février 1890)
* Le Chien des Baskerville (août 1901 à mai 1902)
* La Vallée de la Peur (sept 1914 à mai 1915)

Les Aventures de Sherlock Holmes

* Un Scandale en Bohême (juillet 1891)
* La Ligue des Rouquins (août 1891)
* Une Affaire d'Identité (septembre 1891)
* Le mystère de la vallée de Boscombe (octobre 1891)
* Les Cinq Pépins d'Orange (novembre 1891)
* L'Homme à la Lèvre Tordue (décembre 1891)
* L'Escarboucle Bleue (janvier 1892)
* Le Ruban Moucheté (février 1892)
* Le Pouce de l'Ingénieur (mars 1892)
* Un Aristocrate Célibataire (avril 1892)
* Le Diadème de Beryls (mai 1892)
* Les Hêtres Rouges (juin 1892)

Les Mémoires de Sherlock Holmes

* Flamme d'Argent (décembre 1892)
* La Boite en Carton (janvier 1893)
* La Figure Jaune (février 1893)
* L'Employé de l'Agent de Change (mars 1893)

* Le Gloria-Scott (avril 1893)
* Le Rituel des Musgrave (mai 1893)
* Les Propriétaires de Reigate (juin 1893)
* Le Tordu (juillet 1893)
* Le Pensionnaire en Traitement (août 1893)
* L'Interprète Grec (septembre 1893)
* Le Traité Naval (octobre / novembre 1893)
* Le Dernier Problème (décembre 1893)

Le Retour de Sherlock Holmes

* La Maison Vide (26 septembre 1903)
* L'Entrepreneur de Norwood (31 octobre 1903)
* Les Hommes Dansants (décembre 1903)
* La Cycliste Solitaire (26 décembre 1903)
* L'École du prieuré (30 janvier 1904)
* Peter le Noir (27 février 1904)
* Charles Auguste Milverton (26 mars 1904)
* Les Six Napoléons (30 avril 1904)
* Les Trois Étudiants (juin 1904)
* Le Pince-Nez en Or (juillet 1904)
* Un Trois-Quarts a été perdu (août 1904)
* Le Manoir de L'Abbaye (septembre 1904)
* La Deuxième Tâche (décembre 1904)

Son Dernier Coup d'Archet

* L'aventure de Wisteria Lodge (15 août 1908)
* Les Plans du Bruce-Partington (décembre 1908)
* Le Pied du Diable (décembre 1910)
* Le Cercle Rouge (mars/avril 1911)
* La Disparition de Lady Frances Carfax (décembre 1911)
* Le détective agonisant (22 novembre 1913)
* Son Dernier Coup d'Archet (septembre 1917)

Les Archives de Sherlock Holmes

* La Pierre de Mazarin (octobre 1921)

* Le Problème du Pont de Thor (février et mars 1922)
* L'Homme qui Grimpait (mars 1923)
* Le Vampire du Sussex (janvier 1924)
* Les Trois Garrideb (25 octobre 1924)
* L'Illustre Client (8 novembre 1924)
* Les Trois Pignons (18 septembre 1926)
* Le Soldat Blanchi (16 octobre 1926)
* La Crinière du Lion (27 novembre 1926)
* Le Marchand de Couleurs Retiré des Affaires (18 décembre. 1926)
* La Pensionnaire Voilée (22 janvier 1927)
* L'Aventure de Shoscombe Old Place (5 mars 1927)

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.coolmicro.org/livres.php

—

1er décembre 2003

—

- Sites WEB à consulter sur Sherlock Holmes :

http://www.sshf.com/ Le site de référence de la Société Sherlock Holmes de France
http://www.sherlock-holmes.org/
http://conan.doyle.free.fr/

- Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Si vous désirez les faire paraître sur votre site, ils ne doivent pas être altérés en aucune sorte. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

- Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER
À FAIRE CONNAÎTRE
CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.**